



**UNIVERSITÉ
DE GENÈVE**

Archive ouverte UNIGE

<https://archive-ouverte.unige.ch>

Article
scientifique

Compte rendu de
livre

2019

Published
version

Open
Access

This is the published version of the publication, made available in accordance with the publisher's policy.

Critical studies of innovation: alternative approaches to the pro-innovation bias

Baya Laffite, Nicolas

How to cite

BAYA LAFFITE, Nicolas. Critical studies of innovation: alternative approaches to the pro-innovation bias. In: Revue d'anthropologie des connaissances, 2019, vol. 13, n° 3, p. 919–927.

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:156028>

© This document is protected by copyright. Please refer to copyright holder(s) for terms of use.

CRITICAL STUDIES OF INNOVATION. ALTERNATIVE APPROACHES TO THE PRO-INNOVATION BIAS

Benoît Godin & Dominique Vinck (eds.), Cheltenham, UK : Edward Elgar, 2017, 335 p.

Nicolas Baya-Laffite

S.A.C. | « Revue d'anthropologie des connaissances »

2019/3 Vol. 13, N°3 | pages 919 à 927

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-anthropologie-des-connaissances-2019-3-page-919.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour S.A.C..

© S.A.C.. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

**CRITICAL STUDIES OF INNOVATION.
ALTERNATIVE APPROACHES TO
THE PRO-INNOVATION BIAS**

**Benoît Godin & Dominique
Vinck (eds.), Cheltenham, UK :
Edward Elgar, 2017, 335 p.**

NICOLAS BAYA-LAFFITE

LA FACE CACHÉE DE L'INNOVATION

L'ouvrage que coordonnent Benoît Godin et Dominique Vinck part du constat que l'étude de l'innovation, devenue une industrie prolifique dans notre société des sciences et des techniques, est marquée depuis plus d'un demi-siècle par un trait idéologique univoque, à savoir un « biais pro-innovation ». L'expression appartient au sociologue Everett Rogers et décrit, déjà dans les années 1960, le parti pris selon lequel adopter l'innovation est rationnel et bon par définition. Réunissant des travaux de vingt chercheurs d'origines disciplinaires diverses, et souvent en lien avec les études sociales des sciences et des techniques (STS), ces études critiques de l'innovation rompent avec la monotonie d'un tel mantra. En mettant en évidence ce que ce biais fait perdre de vue, elles dévoilent l'existence d'une autre face de l'innovation, cachée et foncièrement négligée. Les approches alternatives proposées pour l'explorer démontrent la pertinence d'une série de décalages et décentrement qui font apparaître divers phénomènes jamais étudiés en tant que tels dans la littérature sur l'innovation. C'est le cas par exemple de : l'imitation, l'innovation par retrait, l'innovation illégale, les conséquences négatives de l'innovation, la résistance à l'innovation, la réinnovation, la lenteur dans l'innovation, le choix de ne pas innover, l'échec de l'innovation, la maintenance des innovations existantes. Les études rassemblées dans cet ouvrage assimilent ces phénomènes à autant de formes d'innovation. Se brouillent dès lors les frontières établies

entre l'innovation et « ses autres » pour donner forme à une nouvelle image du changement sociotechnique : la « NOvation ».

Après l'introduction des coordinateurs qui situe le projet dans la critique de l'idéologie de l'innovation, quinze contributions sont réparties en quatre parties. Chacune décline un aspect d'un programme critique visant à symétriser le regard entre les faces claire et obscure de l'innovation. La première est focalisée sur les conditions de l'occultation que produit le discours dominant. La deuxième et la troisième concernent les phénomènes, comportements, espaces et forces laissés dans l'ombre et ce que leur mise en lumière apporte à la redéfinition de l'innovation. La quatrième est dédiée à l'exposition de cadres analytiques à vocation de modèles plus symétriques. Dans la conclusion, les coordinateurs reviennent sur l'enjeu d'un renouveau de l'innovation par ce biais.

De la problématisation des cadrages dominants : l'imitation, les modes, les meilleures pratiques et l'État

Dans la continuité de l'analyse introductive, les chapitres de la première partie problématisent des cadrages et récits dominants sur l'innovation en mettant en évidence des points aveugles. Benoît Godin commence magistralement la tâche par une archéologie sémantique des représentations de l'innovation, de l'Antiquité au XX^e siècle, qui fait émerger les mutations du rapport entre *innovation* et *imitation* (chapitre 1). Chez Machiavel et pendant des siècles, l'innovation ne signifiera pas originalité comme primordialité et nouveauté, mais bien comme retour aux origines par l'imitation des grands actes et institutions antiques. Aussi, l'innovation n'aura-t-elle pas de connotation positive pendant la Réforme. L'analyse des transformations du lien historique entre innovation et imitation, ainsi que des connotations axiologiques de chacun des termes, éclaire le caractère contingent et situé de l'opposition contemporaine conduisant à reléguer l'étude de l'imitation. Et ce, malgré son importance dans les processus de diffusion de l'innovation.

La critique se poursuit avec l'analyse que Gérald Gaglio propose des *modes* et *tendances* (*fads*) de l'innovation (chapitre 2). L'entrée par « l'innovation avec adjectifs » permet notamment de critiquer les initiatives qui se présentent comme innovantes avec des pseudo-concepts comme moyen de contrôle discursif. L'innovation « *jugaad* » (débrouillarde en hindi) et l'innovation « inversée » (deux formes récentes de la tendance à la valorisation de l'innovation « frugale » issue des ONG et supposée « inclusive ») sont examinées. L'analyse des ouvrages à succès qui ont véhiculé l'ascension, suivie d'un déclin rapide, de ces récits permet d'éclairer les mécanismes de diffusion, les ressources mobilisées pour prétendre à la scientificité des concepts, et les biais qu'ils produisent. La démarche invite alors à interroger ces modes et les organisations qui sont séduites par elles.

Tiago Brandao et Carolina Bagatolli abordent la diffusion des cadrages dominants en se penchant, eux, sur les *meilleures pratiques* en matière de politique d'innovation et leur mise en œuvre dans les pays périphériques (chapitre 3). L'examen de la littérature situe la question dans le cadre plus vaste de la rationalisation et de la bureaucratisation promue par les réformes néolibérales de l'État. Comme le montrent une série de cas en Amérique latine, la poursuite du « meilleur modèle » d'innovation engendre – malgré les différences entre les structures ou contextes historiques – un processus d'« isomorphisme » dont la fonction est légitimatrice.

Sebastian Pfotenhauer et Joakim Juhl concluent cette première partie avec une analyse des *conceptions de l'État* dans l'innovation technologique (chapitre 4). Le discours de l'État facilitateur d'un processus qui se joue entre des technologies apolitiques et des marchés apolitiques est ici retracé jusqu'au modèle de Vannevar Bush. Ce qu'il occulte est mis en évidence : la force de transformation politique de l'innovation d'une part et les fonctions proprement politiques de l'État dans l'innovation d'autre part. L'enjeu est alors de rendre compte des ordres technoscientifiques et sociopolitiques comme constitutifs et dépendants l'un de l'autre. L'approche bien connue de la co-production, issue des STS, est alors mise au service de cette tâche.

Des phénomènes dans l'ombre : le retrait, l'illégalité, les conséquences inattendues

La deuxième partie entre dans le vif du sujet en mettant en lumière une série de phénomènes laissés dans l'ombre par les effets d'occultation du biais pro-innovation. Ce travail commence par l'examen des phénomènes de destruction négligés dans les discours dominants que Frédéric Goulet et Dominique Vinck proposent pour situer ce qu'ils appelleront « *l'innovation par retrait* » (chapitre 5). En contraste avec l'idée de l'innovation comme ajout de quelque chose, le cas des techniques d'agriculture sans labour – entre autres cas évoqués liés à la santé et l'environnement – illustre parfaitement le propos d'une innovation par retrait. En mettant en évidence le travail stratégique, la créativité, mais aussi les controverses qu'implique le fait de retirer quelque chose, le retrait apparaît comme une pratique novatrice, notamment à l'aune des enjeux de la durabilité des modes de vie. Clairement démontrée, la pertinence de l'approche annonce une ligne de recherches prometteuse.

Les confins de légalité dans les processus d'innovation constituent un deuxième espace dans l'ombre que Johan Söderberg met en lumière en étudiant des *innovations par des utilisateurs « hors-la-loi »* (chapitre 6). Deux cas d'« outlaw innovation », le partage illégal de fichiers dans l'industrie logicielle et la recherche de nouvelles substances psychoactives dans le secteur pharmaceutique sont abordés dans une approche comparative. En tenant compte de plusieurs critères, l'analyse fait apparaître un travail qui, tout en étant mené « hors-la-loi »,

profite aux entreprises légales. Ce sont des processus d'innovation où des industries dépendent d'une zone grise légale en tant qu'incubateur; des processus qui sont aussi indissociables des conflits de normes et de valeurs (ce qui vaut pour l'innovation en général, indépendamment du statut juridique des pratiques des utilisateurs). À cette aune, l'étude de l'innovation comme forme normative d'action sociale ouvre, elle aussi, des perspectives heuristiquement très productives.

Le biais pro-innovation a conduit à laisser «sans surveillance» les conséquences indésirables de l'innovation. Tel est le troisième objet laissé dans l'ombre que Karl-Erik Sveiby explore au prisme d'une discussion de la littérature en management et d'une «analyse anachronique» d'innovation en technologies financières (chapitre 7). La titrisation, processus administratif conçu dans années 1970 comme solution à certains problèmes du marché financier américain, est devenue une «technologie» pour le développement d'innovations financières, notamment le titre gagé sur actif (ou CDO en anglais), qui a contribué en 2008 à déstabiliser le système financier mondial. L'enjeu est de savoir si et comment certaines conséquences auraient pu être anticipées. L'analyse anachronique montre alors une série d'occasions de réflexion manquées et se veut en cela une triste illustration des conséquences du fait de ne pas prêter attention au côté sombre de l'innovation. Les approches émanant des STS et de l'évaluation technologique (TA, pour *technology assessment*) sont identifiées comme la source d'un tournant pouvant contribuer à contrecarrer les biais des approches dominantes en management, et renforcer la surveillance des conséquences de l'innovation.

Des forces a contrario négligées : la résistance, la contre-hégémonie, le refus et la lenteur

Le travail de mise en lumière se poursuit dans la troisième partie au travers des réactions contre les processus d'innovation technologique comme forces négligées de l'innovation. C'est ce que montre tout d'abord Martin Bauer dans son analyse de *la résistance technologique* en tant que «facteur d'innovation latent» (chapitre 8). À rebours des modèles de diffusion qui la conceptualisent comme phénomène extrinsèque, indésirable et irrationnel relevant d'une «technophobie pathologique» ou d'une perception amplifiée du risque, elle est théorisée ici en termes fonctionnels, comme facteur de réflexivité clé du projet d'innovation. En découle un modèle capable d'offrir une description plus réaliste du processus d'innovation. Les études de cas de l'énergie nucléaire, du génie génétique, et des technologies de l'information illustrent bien la proposition de la résistance comme atout essentiel de l'innovation.

La démonstration se poursuit avec le travail d'Hernan Thomas, Lucas Becerra et Santiago Garrido qui place *la résistance et la contre-hégémonie* au cœur même du système sociotechnique de relations entre acteurs, technologies, règles et

idéologie (chapitre 9). Les exclusions d'acteurs qui résultent du manque de considération de la résistance dans l'innovation, tels que les ONG, des syndicats ou les communautés autochtones, soulignent l'importance de l'explicitation de ces relations. Une série d'études de cas permet ensuite d'observer la résistance sociotechnique comme « réinnovation ». Trois formes en sont illustrées : la « resignification » des technologies, la construction de systèmes technologiques alternatifs et la génération de politiques publiques contre-hégémoniques. Un cadre conceptuel est alors proposé afin d'avancer dans cette direction.

Enfin, le refus et la lenteur comme stratégies délibérées des entreprises constituent une troisième forme par laquelle Karl-Heinz Leitner propose d'étudier les forces *a contrario* dans l'innovation (chapitre 10). Cela est mis en lumière par l'étude des entreprises qui choisissent fièrement la lenteur des changements ou le rejet d'introduire des modifications dans leurs produits. Elles vont ainsi à rebours de l'idée que la compétitivité dépend d'une innovation accélérée et incessante. Ce phénomène est certes indissociable des controverses sur la stagnation de l'innovation ou sur les rendements décroissants des investissements en recherche et développement. Mais il l'est aussi de la nouvelle attention sociale et politique portée sur la durabilité de modes de production et de consommation susceptible de l'expliquer. L'étude des conditions pour ralentir le rythme de l'innovation étaye ainsi une autre façon de penser l'innovation.

Des cadrages alternatifs : l'échec, la NOvation, la maintenance, la critique discursive et le modèle biologique

La quatrième partie conclut le programme par la proposition de cadres analytiques alternatifs pour l'étude de l'innovation. Par divers décalages, ces cadres constituent autant d'efforts théoriques tendant à symétriser l'examen des courants et contre-courants d'innovation et non-innovation. C'est à cela qu'invite Dominique Vinck en attirant l'attention sur l'échec de l'innovation sous différentes formes (catastrophe, petits échecs, quasi-échecs, résultats inattendus) (chapitre 11). Le parti pris pour l'innovation, mettant l'accent sur l'innovation réussie, a conduit à perdre de vue le travail analytique de l'échec dans l'innovation alors même qu'il est une source essentielle d'apprentissage sur les plans politique, social et managérial. De l'échec comme perte à l'échec comme ressource s'opère un décalage analytique susceptible de contribuer à transformer la compréhension de la gestion de l'innovation.

Carolina Cañibano, María-Isabel Encinar et Félix-Fernando Muñoz proposent pour leur part de théoriser la rationalité fondant la « NOvation » comme processus socio-économique dynamique (chapitre 12). Introduite par les coordinateurs en introduction, la « NOvation » peut être déclenchée par des comportements tels que le choix de ne pas innover, de ne pas utiliser, de résister ou d'imiter. La rationalité socio-économique qui la fonde est ouverte : les objectifs

poursuivis des acteurs porteurs de valeurs diverses ne sont pas définis a priori. Ils peuvent donc se traduire dans toutes sortes d'actions susceptibles d'entraîner des transformations systémiques. De l'économie comme technologie de choix rationnel à l'économie comme théorie de la production de l'action, ce cadre alternatif propose un autre décalage permettant d'accueillir les résultats de la «NOvation», sans les (d)évaluer normativement.

L'appel de Lee Vinsel à considérer la maintenance de systèmes sociotechniques par le biais de l'application des normes constitue un troisième décalage analytique et une nouvelle approche alternative (chapitre 13). Si la production de normes de toutes sortes participe à faire l'innovation, leur application régulière s'inscrit dans le travail de maintenance et de reproduction des ordres sociotechniques, une fois les innovations répandues. Ancrée dans les études de la maintenance, la proposition est illustrée par une analyse historique du cas de l'innovation dans l'industrie automobile. Le rôle qu'y joue la normalisation, en produisant un contexte de stabilité sociotechnique, s'avère essentiel à la forme que prend l'innovation. Elle est modeste et incrémentale. Le système reste inaltéré malgré l'exaltation de la nouveauté que l'on observe dans la commercialisation des nouveaux modèles. L'attention à la maintenance de l'existant s'offre ainsi comme alternative au «hype» de la disruption propre aux discours dominants.

Beata Segercrantz, Karl-Erik Sveiby et Karin Berglund proposent, quant à eux, d'étudier l'innovation comme un terrain de concurrence discursive (chapitre 14). L'analyse du discours permet de montrer que la littérature en management de l'innovation est autoréférentielle, axée sur l'encouragement d'une innovation accélérée et d'une foi dans les bénéfices qu'elle entraîne. Pour casser le cercle potentiel qui en découle, il s'avère nécessaire d'aller au-delà du parti pris en faveur de l'innovation. Ceci implique – comme le propose l'ouvrage dans son ensemble – d'en étudier les angles morts et d'élargir les programmes de recherche en conséquence.

Enfin, John Langrish propose un retour sur des débats anciens, portant sur la nature de l'innovation (chapitre 15). Si cette démarche rétrospective s'avère pertinente, c'est qu'elle permet d'examiner les différences entre les modèles d'innovation inspirés de la physique classique, qui dominent la littérature, et ceux d'inspiration biologique. Au vu des complexités du changement technologique, ces derniers sont une alternative pertinente en vertu de leur capacité à accueillir l'imprévisibilité des résultats du changement, qu'ils soient utiles ou nuisibles.

VERS UNE INNOVATION DANS LES ÉTUDES SUR L'INNOVATION?

Au terme de la lecture, l'argument de l'ouvrage ne peut être plus clair et étayé. Si les cadres dominants posent problème, c'est que les partages nets sur la base desquels repose l'idéologie de l'innovation occultent une réalité plus complexe, dont la dimension politique et conflictuelle est passée sous silence. Celle-ci comprend des phénomènes divers qui, méprisés car considérés comme irrationnels ou nocifs, s'avèrent pourtant pertinents pour penser les processus d'innovation. Considérer sérieusement la productivité des comportements et des forces conflictuelles négligées conduit à une redéfinition de l'innovation et de ses rapports à ce qui a été conçu jusqu'alors comme des phénomènes étrangers à l'innovation. C'est à cela qu'invitent Benoît Godin et Dominique Vinck en conclusion, en proposant de développer les lignes de problématisation présentées dans chacune des quatre parties de l'ouvrage pour en faire un véritable programme de recherche. Puissante et stimulante, la critique montre ainsi sa vocation à devenir, *in fine*, une innovation dans les façons d'étudier l'innovation.

Critical Studies of Innovation réalise ainsi une contribution d'une grande valeur pour les études de l'innovation, tant le projet qu'il porte secoue le conservatisme conceptuel qui domine cette «industrie» et y apporte les clés pour un renouveau. Dans cette perspective, on ne peut qu'en conseiller la lecture, ainsi que son utilisation dans des syllabus ou comme ressource pour le montage de nouveaux projets de recherche. Si un lectorat informé, mais forcément divers, ne sera peut-être pas captivé avec la même intensité par chacun des quinze chapitres, l'ensemble revêt un intérêt indiscutable pour toute personne intéressée à l'innovation en société et en politique. Les approches présentées dans l'ouvrage ne sont pas nécessairement toutes nouvelles, loin de là. Mais l'originalité de l'ouvrage se trouve plutôt dans l'articulation raisonnée de ce qui est *rassemblé*. C'est de cette articulation nouvelle que la NOvation est le nom (p. 2-3, p. 321). Sa force réside en ce qu'elle démontre, par une redéfinition des lignes entre les faces claire et obscure, l'intérêt et la pertinence d'une conception nouvelle de l'innovation et de sa nature sociale et politique. À rebours de l'idéologie dominante, cette conception nouvelle se veut sans *a priori* axiologique quant à la virtuosité de toute innovation. Elle est de ce fait moins biaisée – au moins *dans un sens pro-innovation*. En incorporant ce qui a été négligé, cette conception se veut aussi plus compréhensive, permettant de mieux comprendre toute la variété de logiques et stratégies impliquées dans l'innovation. Elle est donc, si ce n'est pas plus *réaliste*, au moins plus symétrique et complexe. Et pour toutes ces raisons, une telle conception est vouée, concluent les coordinateurs, à contribuer à la construction d'une représentation de l'innovation qui se veut «meilleure pour la société» (p. 322). En devenant constructives, ces études critiques ne cachent pas leur ancrage politique.

La référence que font les coordinateurs en début de conclusion à *Whose Side Are We On?* de Howard Becker (1967) acquiert alors toute son acuité. La recherche en sciences sociales, affirment les coordinateurs avec Becker, est indéfectiblement contaminée, voire aveuglée par des affinités politiques, par une sympathie avec les objets d'étude, et par des partis pris idéologiques (p. 319). Le parti pris pro-innovation qui biaise les modèles et approches dominantes justifie la démarche critique proposée dans l'ouvrage. Or, puisque les auteurs de ces études critiques sont des chercheurs en sciences sociales, ils ne peuvent eux-mêmes échapper à des biais, résultant de sympathies et d'affinités propres. C'est précisément pour cette raison que l'on pourra regretter l'absence en introduction ou en conclusion d'une problématisation réflexive *plus explicite* à ces deux égards de ce projet d'innovation dans les études sur l'innovation.

D'une part, on pourra regretter le manque d'une problématisation réflexive *rétrospective*, c'est-à-dire sur les origines intellectuelles qui nourrissent le projet et qui l'inscrivent *aussi* dans une politique (de résistance et de symétrisation notamment). Dans quels fonds cette critique dans son ensemble s'ancre-t-elle, et comment les auteurs qui la portent en viennent-ils à intégrer un projet commun? Sans doute, les STS comme mouvement en font partie. Cela ressort de plusieurs chapitres, et du profil de plusieurs des contributeurs de l'ouvrage. Or, si l'introduction positionne le projet dans la critique de l'idéologie de l'innovation, rien n'indique si cette critique s'inscrit dans un mouvement plus vaste de problématisation des sciences et des techniques en société. Une discussion plus explicite et étendue des sources épistémologiques et politiques aurait ainsi permis au lecteur de mieux comprendre d'où (et non seulement contre quoi) parlent ces études critiques.

D'autre part, on pourra également regretter, presque de façon symétrique, une problématisation réflexive à visée *prospective* cette fois. Cette problématisation concerne donc les *conséquences* d'une généralisation des principes à la base du programme avancé par les auteurs. Bouger les lignes de mise en lumière – même pour symétriser un biais – n'est jamais sans produire des zones d'ombre par ailleurs. La valeur heuristique en est parfaitement démontrée à l'aune de la prédominance biais pro-innovation. Or, quel serait le prix à payer, aux niveaux épistémique et politique, pour une généralisation (ou *mainstreamisation*) éventuelle du contre-biais introduit par les approches alternatives? À quoi cette conception de l'innovation comme processus conflictuel, plus compréhensive et symétrique, risque-t-elle de nous rendre aveugles? Quelques considérations, par exemple, sur les conséquences – indésirables, attendues et inattendues – des brouillages catégoriels qui résultent de l'intégration de l'échec, l'imitation, la résistance, la non-adoption, etc., à l'intérieur de l'innovation auraient été en ce sens les bienvenues.

La question reste ouverte : dans quelle mesure et par quel biais cette voie d'innovation dans les études sur l'innovation produira-t-elle des changements plus systémiques? Découleront-ils de leur succès ou de leur échec? Il ne reste

qu'à imaginer le devenir de ces études critiques de l'innovation ou à participer à le faire advenir. L'imitation, l'adaptation, la lenteur ou le refus n'en seront pas exclus *a priori* comme des voies légitimes que l'on pourra emprunter.

BIBLIOGRAPHIE

Becker, H. (1967). Whose Side Are We On ?, *Social Problems*, 14(3), 239-247.

Rogers, E. M. (1962), *Diffusion of Innovations*. New York : Free Press.

NICOLAS BAYA-LAFFITE

STSLab, Institut des sciences sociales

Université de Lausanne

nicolas.bayalaffite@unil.ch